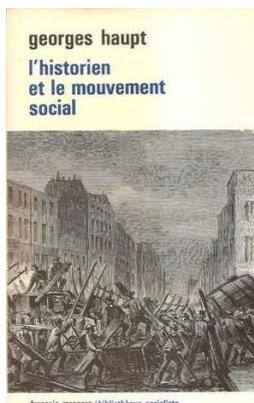


GEORGES HAUPT, L'HISTORIEN ET LE MOUVEMENT SOCIAL, PARIS, MASPERO, COLL. « BIBLIOTHÈQUE SOCIALISTE », 1980.

05/12/2016
FRANK-OLIVIER

Georges HAUPT, *L'historien et le mouvement social*, Paris, Maspero, coll. « Bibliothèque socialiste », 1980.



Nous publions ici un résumé de l'ouvrage de Georges Haupt, *L'historien et le mouvement social*, sous la forme d'un compte-rendu précis de lecture par Florent Godguin, professeur d'histoire-géographie et collaborateur d'EUROSOC. L'ouvrage réunit une série d'articles de l'historien, regroupés sous la forme d'un livre publié deux ans après sa mort en 1980.

Ce billet permet d'introduire la [journée d'étude consacrée à l'historien](#) qui se tiendra le mercredi 7 décembre à l'Université de Rouen dans le cadre des séminaires proposés dans l'[axe 4 du laboratoire GRHis](#) en partenariat avec EuroSoc.

Le premier chapitre de l'ouvrage est un essai méthodologique dans lequel Georges Haupt critique avec vigueur la vision traditionnelle de l'histoire du mouvement ouvrier.^[1] D'après l'auteur, loin de se réduire « à une histoire des idées, des institutions, des dirigeants » (p.21) ou pire, « à une épopée héroïque remaniée sans cesse pour les besoins des joutes idéologiques » (p.21), l'histoire du mouvement ouvrier doit trouver les voies de l'émancipation afin de « saisir la complexité des images transmises et des réalités cachées d'un parti ». L'historien s'emploie à présenter les différentes manières d'écrire l'histoire du mouvement ouvrier en lien avec son propre développement : il met en évidence les enjeux idéologiques de cette écriture jusque dans les années 1960 avant de constater la faiblesse d'intérêt pour la dimension internationale du mouvement ouvrier. Selon lui, cette orientation de la recherche permet d'aborder l'évolution du socialisme. Georges Haupt nous livre ainsi un vif plaidoyer pour « mettre un terme à l'hypertrophie de l'histoire idéologique, en terminer avec ce montage des événements auquel se prête la soi-disant histoire du parti » (p. 43) et souhaite emprunter des voies nouvelles pour faire une « histoire ouvrière résolument sociale » (p.44).

Dans le second texte, l'historien roumain expose son analyse d'un phénomène qui a durablement marqué – au moins jusqu'à la révolution d'octobre 1917 – la tradition du mouvement ouvrier et socialiste : la Commune de Paris.^[2] D'après l'auteur, « à la fois par sa réalité et par son image, la Commune est partie organique du patrimoine du mouvement ouvrier ; elle est incorporée solidement dans le développement théorique de celui-ci, dans ses traditions, ses mythes, sa conscience historique, son système de références, et malheureusement dans ses divergences et ses désaccords idéologiques fondamentaux » (p.46). Ainsi, pour les générations de révolutionnaires qui lui succèdent, la Commune sert à la fois de « symbole » et d'« exemple ». L'historien distingue en effet ces deux notions : son image attire « telle qu'elle s'est enracinée dans les souvenirs et les mentalités collectives, ou telle qu'elle a été transfigurée par les idéologies » (p.49) mais elle constitue aussi tous « les efforts multiples pour mettre une expérience à profit, pour tirer des conclusions théoriques des événements, pour dégager de nouvelles idées directrices en vue de l'action » (p.49).

Dans son article « De Marx au marxisme »^[3], Georges Haupt étudie rigoureusement l'apparition et la diffusion des termes « marxiste » et « marxisme » dans le cadre de la Première et de la Deuxième Internationale mais aussi à l'intérieur de la social-démocratie allemande, dominée sur le plan théorique par Friedrich Engels et Karl Kautsky après la mort de Karl Marx. D'abord utilisés par les adversaires, ces termes rendent compte d'une sensibilisation des militants qui y voient un moyen de distinction et d'identification. Ce phénomène va dans le sens d'une diffusion du marxisme au sein du mouvement ouvrier après la fondation de la Deuxième Internationale. Georges Haupt propose ainsi de saisir comment se construit à différents niveaux et de manière chronologique cette référence politique au marxisme, des années 1850 grâce au rayonnement de l'autorité personnelle de Marx jusqu'à la revue théorique *Neue Zeit* (qui commence à paraître en 1883) de Karl Kautsky. D'après ce dernier, ces dénominations ont valeur de programme et sont des instruments de combat idéologique. Le marxisme est ainsi considéré comme une pensée toujours en action.

Le quatrième chapitre de l'ouvrage aborde le problème des relations entre les bolcheviks et la Deuxième Internationale par le prisme de la figure de Lénine^[4], qui fut longtemps absent des recherches des historiens notamment en raison d'un accès aux archives impossible et du caractère lacunaire d'une multitude de documents, comme les dossiers du Bureau Socialiste International. Après avoir fait une mise au point historiographique, l'auteur expose les temps forts de ces relations. Une première période de 1900 à 1911 peut être distinguée : elle est successivement caractérisée par l'indifférence, l'hostilité puis la confiance entre les bolcheviks et la Deuxième Internationale. La question de l'unité russe auprès du B.S.I est un tournant dans les relations entre les deux parties : Lénine refuse l'unification de la social-démocratie russe et affirme sa préférence pour des perspectives révolutionnaires alors que l'Internationale emprunte une voie résolument réformiste. Enfin, à la veille de la Première Guerre mondiale, l'isolement et la faible audience des bolcheviks dans les rangs du socialisme européen, même auprès de l'aile gauche de l'Internationale, ainsi que les préoccupations différentes des deux parties – l'avènement d'une nouvelle révolution pour les bolcheviks et la montée des périls pour l'Internationale – révèlent une crise latente qui éclate avec le déclenchement du conflit mondial.

Le chapitre suivant est consacré à une étude sur le rayonnement de la social-démocratie allemande dans le Sud-Est européen^[5], dénomination imprécise qui définit à la fois une entité étatique (l'Autriche-Hongrie) et un ensemble géographique (les Balkans). Georges Haupt discute les thèses de Robert Michels et affirme que « l'autorité puis le rôle hégémonique du S.P.D sont acquis dans la période de la création de la II^{ème} Internationale » (p.152). Cette période est marquée « par le processus de formation des principaux partis ouvriers européens et par l'expansion du marxisme » (p.152). Privilégiant l'analyse historique, l'auteur explique que « la question de l'influence prédominante exercée par la social-démocratie allemande dans II^{ème} Internationale ne se pose pas en termes de modèle ou de greffe » (p.153) mais celle-ci doit être envisagée « comme l'élément majeur dans le système de rapports établis entre les divers partis de la II^{ème} Internationale autour du noyau marxiste, à une époque où les liens internationaux entre les partis socialistes et ouvriers ne se bornent pas aux organisations et aux instances internationales » (p.153). Georges Haupt mesure donc cette influence en termes concrets : la circulation des hommes et la diffusion de la presse sont des instruments de pénétration

des idées social-démocrates dans cette partie de l'Europe, qui assurent notamment au S.P.D son rôle de « parti-guide », sa suprématie et son autorité internationale.

Dans un texte intitulé « Guerre ou révolution ? L'Internationale et l'Union sacrée en août 1914 »^[6], Georges Haupt se place sur le terrain de l'histoire pour comprendre le mécanisme de la défaite et propose une méthodologie qui vise à « découper le temps » et « délimiter les étapes ». Il évoque la manière dont les socialistes, contrairement à novembre 1912 lors du congrès de Bâle, sont passés du statut de sujets à objets de leur propre histoire : « ce revirement des sentiments des masses socialistes, point capital, reste obscur » (p.209). Après avoir fait un exposé méthodologique brillant, l'auteur conclut en affirmant que l'effondrement de l'Internationale ne peut pas s'expliquer uniquement par l'impuissance, un revirement soudain ou une trahison mais que « la guerre concrétise une démission de longue date » (p.235) qui contraint l'Internationale à faire face à ses contradictions qui la conduisent à une impasse.

Cette étude analyse les rapports entre guerre et révolution dans la pensée et la stratégie de Lénine^[7]. L'auteur s'attache à savoir quelle place occupe la guerre en tant que frein ou germe d'une stratégie révolutionnaire. On peut ainsi constater que Lénine ne lui attribue aucune place fixe : jusqu'en 1914, la guerre est en effet une variable subordonnée. D'après Georges Haupt, « Lénine n'élabore ni des préceptes, ni un modèle stratégique, ni une théorie fondée sur la dialectique guerre-révolution » (p.239). Il rend compte de la pensée du leader bolchevik pour qui « le déclenchement de la Première Guerre mondiale qui précipita la faillite de la 11^{ème} Internationale marque un grand tournant, une nouvelle étape dans le développement du socialisme » (p.238). En s'inscrivant dans le courant de réflexion initié par Engels et Kautsky, Lénine cherche à tirer bénéfice de cette nouvelle donne dans la construction de sa stratégie de révolution. Tout d'abord, il considère que la guerre apparaît comme la continuité de la politique menée en temps de paix et que l'objectif majeur de celle-ci est d'empêcher l'éclatement de la révolution. Georges Haupt met en évidence l'évolution de la pensée de Lénine à la lumière de faits nouveaux : la guerre est ensuite envisagée comme une crise violente du capitalisme à son stade monopolistique. La Première Guerre mondiale est ainsi replacée dans un cycle de crises qui devront se traduire par de nouvelles guerres et de nouvelles situations révolutionnaires. La stratégie de Lénine n'est alors « plus centrée sur la Russie mais sur le système mondial de l'impérialisme, l'enchevêtrement des liens et des rapports de l'édifice capitaliste » (p.266).

Le texte sur les « groupes dirigeants » internationaux du mouvement ouvrier^[8] fait appel à ce concept gramscien – qui apparaît en opposition à l'image traditionnelle du chef social-démocrate – et développe une méthode pour faire l'histoire du socialisme. La définition du terme consiste à étudier le phénomène « comme un produit du processus historico-social de la structuration et de la métamorphose du mouvement ouvrier qui le secrète et le façonne aux diverses phases de son développement » (p.271). L'histoire des Internationales, dont l'auteur est l'un des plus éminents spécialistes, est indispensable pour comprendre « la fixation de la notion de dirigeant international dans le mouvement ouvrier au fur et à mesure que se cristallise sur le plan et dans les cadres nationaux la réalité des groupes dirigeants » (p.273). Au-delà d'une démarche institutionnelle, Georges Haupt souligne l'apport de l'approche biographique et de l'initiative de Jean Maitron avec le *Dictionnaire Biographique du Mouvement Ouvrier*, « où les dirigeants sont situés dans le milieu ambiant des militants » (p.280). Il accorde tout autant d'importance au « facteur personnel » situé dans un cadre plus large, en mettant en évidence le poids de certaines personnalités comme Karl Kautsky et Victor Adler au sein de la 11^{ème} Internationale.

Dans le dernier texte du recueil, Georges Haupt cherche à « situer la démarche de Rosa Luxemburg dans le long et difficile processus de décryptage » (p.294) de la question nationale au sein de la pensée marxiste^[9]. Selon l'historien, le développement de la théorie marxiste dans le domaine national est liée aux « circonstances » mais est aussi le fruit « d'une recherche collective où la clarification et la progression de la problématique passent par des divergences profondes d'interprétation, des confrontations violentes entre le dynamisme et le conservatisme de l'idéologie » (p.294). La conceptualisation de cette question s'est aussi faite sur le terrain de l'histoire : c'est en effet « dans une confrontation avec le réel (...) que la pensée marxiste (...) finit par lui accorder une place et un statut théorique autonomes dans le corpus même du marxisme » (p.294). Georges Haupt met en évidence la participation de Rosa Luxemburg à cette conceptualisation : la fin du XIX^{ème} siècle qui correspond au début de la réflexion, la révolution russe de 1905 comme tournant, et enfin la veille de la Première Guerre mondiale, où la question nationale dépasse « le creuset organisationnel et tactique pour se placer dans la perspective de la dynamique des mouvements nationaux et de ses rapports avec la révolution socialiste »^[10] (p.295).

Florent Godguin
Professeur d'histoire géographique,
Collaborateur du projet EUROSOC.

[1] Paru dans Georges HAUPT, *L'Internazionale Socialista dalla Comune a Lenin*, Torino, Einaudi, 1978.

[2] Paru dans *La Commune de 1871, Actes du colloque de Paris, mai 1971*, Ed. Ouvrières, 1972. (Ce volume a constitué originalement le numéro d'avril-juin 1972 du *Mouvement social*.)

[3] Paru dans *Festschrift für Werner Philip*, Berlin, 1978.

[4] Paru dans *Cahiers du monde russe et soviétique*, n°3, 1966.

[5] Paru dans Georges HAUPT, *L'Internazionale Socialista dalla Comune a Lenin*, Torino, Einaudi, 1978.

[6] Paru dans *Les Temps modernes*, 1969.

[7] Paru dans *Revue française de sciences politiques*, n°2, 1971.

[8] Paru dans *Mélanges d'histoire sociale offerts à Jean Maitron*, Ed. Ouvrières, 1976.

[9] Paru dans *Pluriel-Débat*, n°11, 1977.

[10] Cf. G.HAUPT, M.LOWY et C.WEILL, *Les Marxistes et la question nationale*, Maspero, Paris, 1975.